



Juillet 2016 - Ève Beauvallet – pour le spectacle We love arabs

« We love arabs », satire dans tous les sens.

Le chorégraphe israélien Hillel Kogan se met en scène avec le danseur Adi Boutrous dans un duo dont l'ironie mordante tout en finesse brocarde les discours bien-pensants sur le partage et la coexistence entre Juifs et Arabes.

Quand, au détour d'une ruelle avignonnaise, on a lu le titre du spectacle sur une affiche, on s'est écriée intérieurement : «*Au secours !*» Peut-être qu'on était mal disposée. Qu'on s'était lassée des discours grandiloquents que les politiques culturelles peuvent pondre sur le «rassemblement des diversités et l'amour des possibles» (coucou l'édito du Festival In d'Avignon). Qu'on était fatiguée de constater que le racisme est 70% du temps abordé au théâtre sur la fréquence (devenue inaudible) du lyrisme bien-pensant. Qu'on était, enfin, pile en train de se demander si certains artistes du Moyen-Orient ne cédaient pas parfois à ce qui ressemble à une injonction : traiter, avant tout, de l'oppression socio-politique dans leur pays et de l'espoir de réconciliation entre les peuples. Pour diverses raisons, donc, on n'avait pas trop envie d'aller voir We Love Arabs, un duo dont on savait qu'il était proposé par un chorégraphe israélien soucieux de s'exprimer sur la coexistence en embauchant un danseur arabe. On y est quand même allée. Et l'on s'est entièrement laissé prendre au jeu.

Mission impossible

Le lendemain, attablé face à nous dans un café, le chorégraphe israélien Hillel Kogan, connu pour être l'assistant du célèbre Ohad Naharin et une figure centrale de la Batsheva Dance Company de Tel-Aviv, sourit chaleureusement quand on lui avoue qu'on s'est fait avoir comme une bleue : «Oui, ça nous amuse de contrarier ces attentes. Le titre joue bien sûr sur un cliché, il est ironique.» Il est donc parfaitement adapté à cette farce parodique, bijou d'autodérision qui tacle, entre lard et cochon, les ressorts éculés de l'art politique, le paternalisme colonial, mais aussi les attitudes les plus drôles du milieu chorégraphique (folklore lexical, verve poétique, etc.). Car We Love Arabs est une sorte de docu menteur. C'est un chef-d'œuvre qui met en scène le processus de création d'un spectacle pourri.

On y suit, sur le plateau, les répétitions de la pire chorégraphie kitscho-engagée qu'un artiste puisse imaginer autour de la coexistence entre Israéliens et Palestiniens. Un peu comme si Bruno Vandelli (le juré de feu Popstars) avait maladroitement transposé l'histoire de ce conflit sans fin pour M6. Dans le rôle du chorégraphe israélien - sorte de descendant direct de Bouvard ou Pécuchet -, Hillel Kogan lui-même. Ou plutôt une version méchamment grotesque de lui-même, qui certifie qu'il est «de gauche, hein», qu'il lit «Ha'aaretz, tous les journaux de gauche» et qui explique aux spectateurs vouloir créer une œuvre sur «l'identité» et «l'espace commun», destinée à être jouée durant trois jours dans le désert, avec installation de tentes pour les spectateurs. Ainsi doit-il embaucher un danseur arabe pour jouer le rôle de l'Arabe - ce qui, apprend-on dans la pièce, relève presque de la mission impossible. «Ça, c'est véridique, commente le «vrai» Hillel Kogan au café. Adi Boutrous est le seul danseur arabe israélien que je connaisse. Regardez, en cinquante ans d'histoire de la Batsheva, il n'y en a pas un seul...»

Relation infantiliste

De son côté, Adi Boutrous explique en souriant : «Et ça nous amusait aussi de jouer du fait que je ne corresponde pas à l'image "typique" de l'Arabe. Je suis plutôt blanc, j'ai les yeux clairs, je ne m'appelle pas Mohammed, je suis chrétien, ma petite amie est juive... Et tout ça contrarie un peu les plans et les préjugés du personnage joué par Hillel sur scène, qui ne veut surtout pas que les spectateurs puissent les confondre.» Extrait. Hillel a demandé une improvisation à Adi et salue sa performance : «Bien ! Bien ! Ça m'a fait flipper, j'étais ailleurs, j'étais avec toi dans ton village. C'est quoi ton village, Adi ? - Tel-Aviv...»

Magnifique ressort comique que de voir alors, une heure durant, le «faux» Hillel Kogan se complaire dans l'évocation du «partage», de la «coexistence, chorégraphiquement parlant», de «l'authenticité du mouvement», et reproduire sans même s'en apercevoir tous les travers de l'impérialisme, en imposant à son danseur une relation hiérarchique mielleusement infantiliste, ne lui laissant jamais la parole et l'obligeant à modifier sa gestuelle. On admire alors ce Narcisse hilarant dans la pleine jouissance de son génie, se délectant de ses trouvailles à la symbolique pompière et à l'emphase romantico-too much. «Donc, maintenant je voudrais qu'on parle de responsabilité. Et pour cela, je voudrais utiliser le houmous comme une texture chorégraphique, qui a un mouvement rond, fluide, liquide... Une texture qui peut permettre la liquidité d'identités...» explique sur scène le chorégraphe, après avoir proposé à Adi un duo fourchette-couteau (la fourchette revenant à Hillel évidemment). On se met à espérer le pire, et l'on ne sera pas déçu lorsque Hillel franchit, main dans la main avec Adi, la «rivière» (la barrière scène/salle), puis trempe le pain pita dans le houmous et le dépose sur la langue des spectateurs pour sceller l'union sacrée avec «l'altérité».

Rôle héroï-comique

C'est inévitable, il y eut quelques méprises, depuis sa création datée de 2013 (mais accueillie pour la première fois en France, à la Manufacture d'Avignon, dans le Festival Off). Les deux artistes nous confirment avoir entendu les réserves «politiques» de certains spectateurs visiblement très soucieux de victimisation et peu sensibilisés à la satire, déplorant que sur scène, le rôle de l'Arabe ne résiste pas, ne se rebelle pas, ne dise que trois phrases. «C'est bien sûr l'inverse de ce qu'est Adi est dans la vraie vie», explique Hillel. Mais sur le plateau, Adi exécute en bon élève, conscient néanmoins de la loufoquerie de son employeur. «Et en même temps, c'est très fidèle à la condition de la minorité arabe israélienne, à qui on ne donne pas la parole», rétorque Adi. Tout l'intérêt de cette pièce, mille fois plus efficace que les resucées de discours politiquement corrects égrenés dans les salles, repose donc sur l'ironie d'une finesse rare avec laquelle le (vrai) Hillel Kogan a su jouer.

Les spectateurs israéliens sont habitués depuis plusieurs années à lire les chorégraphies de Hillel Kogan avec vigilance. Ce quadragénaire, fils d'immigrés russes, grand lecteur des écrits d'Edward Saïd sur l'orientalisme, s'est précédemment fait repérer comme chorégraphe avec son *Sacre du printemps*, notamment. Une revisitation du ballet historique version stéréotypes à cinq centimes : «Dans mes pièces, j'aime parler de la danse comme milieu sociologique et me placer tout à la fois dans un rapport naïf et distancé aux clichés», poursuit ce danseur pédagogue qui souhaite aujourd'hui ralentir un peu avec Batsheva pour se consacrer davantage à ses projets. Pour construire ce rôle héroï-comique, le chorégraphe est donc parti d'une caricature de lui-même, mais aussi des différents «maîtres» qu'il a croisés durant sa carrière d'interprète. La Québécoise Marie Chouinard (présente au même moment dans le Festival In), par exemple, ou, incontournable, Ohad Naharin, le très félin directeur de la Batsheva Dance Company - lequel s'est bien sûr reconnu dans la pièce lorsqu'il l'a vue à Tel-Aviv... «Mais Ohad aime rire de lui-même. Quand, sur scène, je dis à Adi : "Ne me montre pas quel danseur tu es, montre-moi l'animal que tu es, OK ?" c'est du Ohad Naharin tout craché... Mais bon, c'est une inside joke.»

Réflexes racistes

La grande qualité de la pièce - la seule bonne farce que l'on connaisse désormais sur la profession chorégraphique - est que le discours est suffisamment crédible, et les chorégraphies suffisamment travaillées, pour nous perdre sans cesse entre premier, second et millième degré du goût. Loin des personnages de tyrans follasses que la culture pop a accordés aux chorégraphes, le rôle de Kogan brille par ses ambiguïtés. Qui peut dire que l'auteur se moque de sa rhétorique quand il explique avec une béatitude douceuseuse que «l'espace prend du plaisir avec toi, Adi» ? Parce que, oui, admet le vrai Hillel, «c'est tout à fait le genre de phrases que je peux dire sérieusement en cours pour expliquer la qualité d'un mouvement. Même si j'aime trouver ça ridicule». Brulôt contre les envolées autosatisfaites de l'art politique, réquisitoire contre les réflexes racistes les plus larvés, *We Love Arabs* est donc également une autofiction décalée, une entreprise de conjuration. «C'est une pièce née du sentiment de honte, de culpabilité, que je peux ressentir en tant que juif, de gauche, trop paresseux, trop égoïste pour militer comme je le devrais, sans doute. J'ai eu envie de rire de ça.» On espère donc voir tourner en France ce chorégraphe passionnant, que l'on se risquera à qualifier, en raison de son art de l'ironie, de Flaubert de la danse. Quitte à se vautrer à notre tour dans les clichés. Mais après tout, a-t-on toujours envie de leur échapper ?